**Mots-clés :** banquet, communion, don, écoute, eucharistie, Eglise, fraternel, lavement, monde,

 nourriture, rédemption, repas, partage, sacrifice, service, serviteur, souffrance,

 transsubstantiation

**Quelle eucharistie pour quelle Eglise ?**

Extraits de « **Pour une Eglise autre »** (Pages 98 à 115)

**Karim Mahmoud-Vintam, 2009**

Où va l'Église ? Nombre de catholiques sont meurtris, voire découragés, par de récentes prises de position romaines dans lesquelles ils ne se reconnaissent pas et qui traduisent à leurs yeux le fossé grandissant entre l'Église comme institution, la communauté chrétienne et le monde tel qu'il va. Si le pape Benoît XVI cristallise et incarne pour beaucoup cette crise, on ne saurait la résumer à sa seule personne. Bien au contraire, elle est l'occasion précieuse pour toutes celles et ceux qui se disent chrétiens d'examiner leur rôle dans la situation présente et, plus encore, dans l'émergence non pas d'une autre Église mais d'une Église autre. Une telle entreprise suppose sans doute d'abord de se mettre à l'écoute d'un monde pour lequel la religion, mais aussi l'idée même de Dieu, tendent à perdre tout sens. Se mettre à l'écoute ne signifie pas acquiescer aveuglément aux modes du temps, mais se laisser honnêtement et réellement interroger dans ses croyances et ses pratiques. C'est dans cette perspective que l'ouvrage de Karim Mahmoud-Vintam se situe. Il invite à la réflexion sur ce qui constitue le cœur de l'« être-chrétien » aujourd'hui à travers quelques enjeux clés : l'expression d'une foi adulte et vivante au XXe siècle, le rôle du magistère et ses nécessaires modifications, l'égale participation de tous, hommes et femmes, le souci de faire place en Église à l'humanité et à ses préoccupations. Ces mutations nécessaires, déjà à l'œuvre ici et là, auront immanquablement des répercussions profondes sur la place et le fonctionnement de l'Église, lui permettant ainsi de rester à l'affût des signes de construction du Royaume de Dieu, d'où qu'ils viennent.

Karim Mahmoud-Vintam est président de l'association nationale « Nous sommes aussi l'Église » (NSAE), membre de la fédération « Les Réseaux des Parvis » ; il est directeur • éditorial de la maison d'édition Temps Présent. Il enseigne la géopolitique à l'Institut d'études politiques de Lyon et anime la partie francophone du site wvvvv.madrnundo.tv qui explore les enjeux humains de la mondialisation contemporaine.

ISBN : 978-2-7082-4084-1

LES ÉDITIONS DE L'ATELIER

Les Éditions Ouvrières

51-55, rue Hoche

94200 Ivry-sur-Seine

www.editionsatelier.com

…quotidienne du monde tel qu'il est le prouve à tous et à chacun. Non, le péché n'est pas une donnée biologique mais bien notre incapacité foncière à dire « nous » sans que le « je », bientôt, cherche à faire « sécession », s'érigeant en réalité ultime, rompant le lien fraternel avec le prochain qui est le pendant du lien filial avec Dieu ; il est notre profonde difficulté non seulement à faire Église; comme membres d'un même Corps guidés par un même Esprit mais plus largement et plus fondamentalement à « faire Humanité », c'est-à-dire réaliser cette vocation à incarner dans nos vies l'amour et la fraternité à laquelle, en tant que fils et filles d'un même Père, nous sommes appelés. Et c'est bien la conscience aiguë de nos insuffisances qui nous rend sensible à Jésus, lui qui disait : « Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs » (Marc 2, 17).

Se rassembler régulièrement en Église est donc nécessaire, non seulement pour faire mémoire de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus, mais aussi et surtout pour accueillir, dans une résolution toujours renouvelée, un corps neuf, un sang neuf, un esprit neuf, une vie neuve — ceux-là mêmes que Jésus a manifestés. Car nous ne sommes pas chrétiens par masochisme. Nous ne nous rassemblons pas en Église dans un esprit de mortification, mais avec l'espérance et la foi qu'une vie nouvelle nous est offerte, non pas dans un hypothétique au-delà, mais bien ici et maintenant : une vie de « charité » c'est-à-dire d'amour, puisque telle est la traduction exacte et contemporaine du mot « caritas » — qui est la vie même de l'Esprit.

Ainsi le rassemblement chrétien n'est-il pas seulement là pour rappeler au fidèle sa faiblesse et son imperfection, mais tout autant sa vocation plus haute et sa participation à la vie même de l'Esprit, si tant est qu'il s'y rende disponible ; il n'est pas seulement là pour rappeler à l'homme sa petitesse mais sa grandeur, non pas seulement pour lui rappeler qu'il est prisonnier mais qu'il est libéré, bref pour lui rappeler que, par le baptême, nous sommes « [...] morts au péché et vivants à Dieu dans le Christ Jésus » (Romains 6, 11). Par la grâce qui nous est offerte, « [...] nous avons été dégagés de la Loi, étant morts à ce qui nous tenait prisonniers, de manière à servir dans la nouveauté de l'esprit et non plus dans la vétusté de la lettre » (Romains 7, 6).

**Quelle eucharistie pour quelle Église ?**

Le problème, c'est l'inadaptation profonde des rassemblements religieux tels qu'ils existent aujourd'hui à remplir leur vocation — inadaptation qui n'est sans doute pas étrangère à l'effondrement déjà ancien de la pratique religieuse : des fidèles qui assistent à la messe plus qu'ils n'y participent ; des ministres qui souvent semblent fatigués de leur tâche ou qui l'effectuent sans joie (visible du moins !) ni entrain, pour ainsi dire mécaniquement ; des mots et des gestes qui, pour beaucoup, ne font plus sens ; mais surtout, le sentiment d'être côte à côte plus que d'être ensemble et de partager. Or : « Le Seigneur a laissé aux siens les arrhes de cette espérance et un aliment pour la route : le sacrement de la foi, dans lequel des éléments de la nature, cultivés par l'homme, sont changés en son Corps et en son Sang glorieux. C'est le repas de la communion fraternelle, une anticipation du banquet céleste » 1.

Où est-il donc, ce « repas de la communion fraternelle » ? Et combien triste, cette « anticipation du banquet céleste » ! Sans doute touchons-nous ici du doigt l'une des causes de l'essor contemporain des mouvements charismatiques ou évangéliques, qui privilégient l'émotion, l'effusion collective, le sentiment de faire Corps. Mais n'y aurait-il pas d'autres voies — apaisées, conscientes et pourtant joyeuses, fraternelles — pour privilégier le partage comme signe du mystère de l'amour sans tomber dans des formes de magie ou de complète irrationalité ?

1. Concile Vatican II, Gaudium et Spes, 38, § 2.

Aujourd'hui déjà, diverses communautés chrétiennes, selon leur sensibilité religieuse, selon leur contexte culturel aussi, inventent les voies qui leur permettront d'accueillir plus pleinement, en conscience et en vérité, la Parole et le Corps du Christ. Mais avant même de réfléchir au langage et aux gestes qui nous semblent les plus appropriés pour exprimer la foi qui nous anime et signifier le sens de ce qui nous réunit en communauté, une question plus fondamentale se pose : quel sens a pou+ nous l'eucharistie, et pour faire quelle Église ?

Depuis quelques années, et sous le pontificat de Jean Paul II déjà, les textes romains de précision et de rappel à l'ordre sur ce qu'est l'eucharistie se sont multipliés (encyclique «Ecclesia de eucharistia» 2 — l'Église vit de l'eucharistie —, instruction « Redemptionis sacramentum » pour ne citer que les plus importants). Ces textes ont en commun de recentrer la vie chrétienne sur la pratique religieuse, sur l'autel, face au prêtre. Ils ont aussi en commun de privilégier fortement la dimension sacrificielle de l'eucharistie sur sa dimension de partage. Formulant prescriptions et interdictions, ces textes nous indiquent, implicitement, que dans le Peuple de Dieu, sur le terrain, de nombreuses communautés ont déjà commencé à prendre des libertés et à cheminer vers d'autres pratiques eucharistiques, diverses dans leur forme, même si elles tendent à exprimer une même foi et une même espérance. Les mises en garde, les menaces de sanctions, voire les appels à la délation lancés par Rome ont-ils mis fin à ces pratiques ? Paradoxalement, ils ont eu le mérite de mettre en lumière pour de nombreux chrétiens tout un ensemble de conceptions qui les mettaient si mal à l'aise lors des célébrations, voire qui les rebutaient, sans qu'ils fussent toujours en mesure d'en expliciter les raisons. Paradoxalement, ces mises en garde et menaces de sanctions ont eu le mérite d'amener de nombreux chrétiens à la conscience claire de ce pourquoi l'eucharistie est pour eux un « don précieux », et à précipiter leur prise de distance par rapport à des conceptions et des pratiques qu'ils considèrent comme réductrices et peu propres à nourrir leur foi — conceptions et pratiques — qui apparaissent comme exemplaires des tensions et des ruptures aujourd'hui à l'œuvre dans l'Église.

**Faire mémoire, oui, mais de quoi ?**

Les uns ont-ils raison contre les autres ? Sans doute faut-il résister à la tentation, humaine trop humaine, de poser les choses en ces termes, car la vérité est nomade et l'Esprit « souffle où il veut ». D'où l'impossibilité pour qui que ce soit de prétendre imposer à tous les chrétiens, dans l'extraordinaire diversité de leurs sensibilités religieuses et spirituelles, une vision qui se voudrait exemplaire et normative. Il est pourtant essentiel d'examiner ce qui se joue ici, « en veillant, [comme le souhaitait Jean-Paul II], à n'atténuer aucune dimension ni aucune exigence [...] » (EE, 61), et d'entrer en dialogue avec une institution qui, malheureusement, ne s'y est guère montrée encline jusqu'à présent, au risque d'accentuer les divisions entre chrétiens et de rendre plus difficile encore le rapprochement œcuménique. D'ailleurs, des théologiens nous y aident, comme le regrette Pierre de Locht, récemment disparu, à qui les analyses qui suivent doivent beaucoup 3.

Le premier point concerne la mémoire qui est convoquée dans les célébrations chrétiennes lors du « Banquet du Seigneur ». Alors que pour le magistère romain, il importe de « vivre dans l'Eucharistie le mémorial de la mort du Christ » (EE, 57), celui-ci accentue le caractère sacrificiel de cette célébration et la recentre sur la passion, la mort et la résurrection du Christ, au détriment de l'ensemble de sa vie. Certes, pour le chrétien, l'essentiel de la foi réside dans ce passage de la mort à la vie, mais de quelle vie s'agit-il ? N'est-ce pas de l'ensemble de la vie du Christ que nous sommes appelés à nous inspirer — au sens littéral du terme, c'est-à-dire en accueillir le souffle ou « Esprit » ?

2. Nous ferons référence à cette encyclique en utilisant les initiales EE.

3. Pierre de Locht, « Une analyse critique de l'encyclique Ecclesia de eucharistia », Revue des Réseaux des Parvis, n° 19, septembre 2003.

Et cette vie placée sous le signe de l'amour, de la justice, de la volonté de libérer l'Homme de toutes les oppressions — y compris celles d'une Loi religieuse excessivement formaliste, et des prêtres —, n'est-elle pas pour nous au moins aussi éclairante que sa mort et sa résurrection ? Réduire l'eucharistie à un « banquet sacrificiel » ne laisse pas de nous interpeller pour au moins deux raisons.

D'abord, en quoi la souffrance serait-elle en soi rédemptrice ? Jésus ne nous enseigne-t-il pas que seul l'amour est rédempteur — un amour prêt à payer le prix de la souffrance si nécessaire ? Ne faut-il pas se méfier des théories de la souffrance rédemptrice, ou de la « satisfaction vicaire » selon laquelle Dieu aurait voulu la souffrance de son Fils pour pardonner aux hommes et les sauver ? Jésus a passé une part essentielle de sa vie à lutter contre toutes les formes de souffrance, à les soulager et à les guérir. Est-ce lui faire correctement et pleinement mémoire que d'accorder une telle ampleur à sa souffrance au détriment du reste de sa vie ? Pleinement homme, Jésus n'a aucunement cherché la souffrance, pas plus qu'il n'a cherché la mort ignominieuse qu'il a subie. Pour autant, il n'a pas cherché à s'y soustraire, par fidélité à la cause de Dieu, indissociable de la cause de l'Homme — fidélité unique qui dans sa double dimension a orienté l'ensemble de sa propre vie. D'autre part, comment accueillir un Dieu qui aurait réclamé un tel sacrifice pour racheter le genre humain, qui l'aurait voulu et en aurait fait la condition de notre salut ? N'est-ce pas là une conception quelque peu dérangeante de celui que nous appelons Amour ? Certes, le terme même de « sacrifice » peut être entendu très différemment — on parle ainsi de « sacrifice de louange », par exemple. Mais il est indéniable que l'usage le plus courant induit la perception d'un « tribut du sang », nous ramenant aux âges les plus archaïques de l'humanité.

**Corpus Christi**

« Ce sacrifice est tellement décisif pour le salut du genre humain, que Jésus Christ ne l'a accompli [...] qu'après nous avoir laissé le moyen d'y participer comme si nous y avions été présents. Tout fidèle peut ainsi y prendre part et en goûter les fruits d'une manière inépuisable », nous dit l'encyclique « Ecclesia de eucharistia » (EE, 11). Le partage du pain et du vin, laissé en testament par Jésus, ferait donc moins signe vers la vie que vers la mort ? Or, quand Jésus rompt le pain et dit à ses disciples : « prenez et mangez-en tous, ceci est mon corps », nous croyons que le don de vie —jusque dans la passion et la mort l'emporte sur la réalité sacrificielle. Nous croyons qu'à travers le partage du pain et du vin, c'est la part la plus belle et la plus lumineuse de notre humanité qu'il nous est donné de partager fraternellement. Symboliquement, Jésus nous exprime qu'il fait corps avec nous, que la vie dont il vit est aussi notre vie, que le sang qui coule dans ses veines — le sang de l'amour — est à la vérité pleinement « compatible » avec le nôtre, pour employer une métaphore biologique. Nous vivons, ou sommes appelés à vivre, de la même vie ; et c'est précisément parce que sa vie est notre vie, que sa mort et sa résurrection ont une chance de nous concerner. C'est parce que nous sommes du même sang que le meilleur de nous-mêmes est tendu vers l'amour. Jésus ne nous invite pas à une liturgie sacrificielle qui se suffirait à elle-même, mais à un banquet de vie et à une communion fraternelle : don de vie dans l'amour qui nous rappelle notre commune origine et notre commune vocation, et qui nous appelle à donner corps dans notre propre corps à cette humanité qui fait de chacun un frère pour tous.

En présentant l'eucharistie non pas seulement comme le rappel de ce qui s'est passé lors de la dernière cène, mais comme « un sacrifice au sens propre » (EE, 13), cela par « une présence tout à fait spéciale », une « présence réelle » du Christ 4, le magistère prend le risque de recouvrir d'un voile de magie la communion fraternelle à laquelle Jésus nous appelle. Car en définitive, qu'apportent à notre foi les débats sur la « transsubstantiation » hérités de la scolastique et du concile de Trente ?

4. Voir EE, 15. Notons au passage que, pour le chrétien, il y a plus d'une « présence réelle » de Jésus Christ : là où deux ou trois sont réunis en son nom ; à travers la Parole évangélique ; dans l'identification stupéfiante aux « petits » (voir Matthieu 25, 31-46)...

Et comment croire que, par la toute-puissance de Dieu, le pain et le vin que nous partageons se transforment réellement en corps et en sang du Christ ? Est-ce à dire que, déjà, lors de la dernière Cène, le Christ a dédoublé sa personne dans le pain et le vin offerts ? Prisonniers de la lettre, nous risquons fort de passer à côté de l'Esprit — ce précisément contre quoi Jésus lui-même nous a mis en garde plus d'une fois.

Mais Pierre de Locht a raison de souligner, toujours dans cette même analyse, un point plus décisif encore : le divin ne peut-il être présent dans notre vie qu'en écartant nos conditions habituelles d'existence ? Pourquoi le pain et le vin doivent-ils changer de substance pour exprimer la présence de l'amour de Dieu là où nous sommes rassemblés en son nom 5 ? De tels éléments interpellent notre raison autant que notre foi. Car si l'humain doit s'effacer devant le divin pour l'accueillir au cœur du monde, alors il n'y a pas d'Alliance possible, l'un des deux partenaires étant amené à disparaître. De telles conceptions ne sont sans doute pas étrangères à l'athéisme contemporain, légitimement interpellé et rebuté par les humiliations que la religion a trop longtemps fait subir à la raison au nom de la foi.

Autant de questions fort complexes, qui nous renvoient aux modalités historiques d'expression de la foi. Faut-il les gommer d'un trait de plume, du haut d'une modernité sûre de sa supériorité ? Évidemment, non. Il n'empêche que beaucoup de chrétiens ressentent l'urgente et légitime nécessité de réinterpréter ces éléments de la tradition, en essayant de comprendre pourquoi les chrétiens des siècles passés, dans leur grande majorité, tenaient tant à ces schèmes qui jouèrent un rôle considérable. Par ailleurs, avec le développement des sciences du langage et des théories de la symbolique, on dispose aujourd'hui d'outils de pensée qui permettent d'affirmer l'effectivité de la symbolique eucharistique sans tomber dans l'irrationnel ni en réduire la « réalité ».

**« Heureux les invités au repas du Seigneur »**

Que reste-t-il aujourd'hui de ce banquet fraternel auquel Jésus invite l'humanité entière ? Que reste-t-il de ce banquet qui, régulièrement, invite le chrétien à un « être-humain » plus haut ? Il suffit d'assister à l'une de ces célébrations pour y répondre. Tout repose sur la personne et la parole du célébrant : le prêtre Car ce n'est pas l'assemblée qui célèbre l'eucharistie, elle en est bien souvent absente, comme l'indique l'expression « assister à la messe ». Seul le prêtre « récite » la prière eucharistique, car lui seul peut « relier validement la consécration eucharistique au sacrifice de la Croix et à la dernière Cène » (EE, 29). Il est même rappelé que la présence des fidèles n'est pas indispensable (EE, 31) ! Ainsi la foi et la vie chrétiennes sont-elles recentrées sur le Temple, c'est-à-dire la liturgie, l'évêque et le prêtre devenant les acteurs principaux, voire uniques, du mystère chrétien dans le monde. Mieux, il importe, pour avoir accès à la communion, d'accepter intégralement l'organisation de l'Église, ainsi que son gouvernement (EE, 39) ! Depuis quand la hiérarchie ecclésiale est-elle objet d'acceptation inconditionnelle, et pour ainsi dire de foi ? Bien entendu, un certain nombre de laïcs anime et prépare ces temps liturgiques. Mais dans le cadre de cette conception-là, qu'est-ce que cela change ?

Cessant d'être un temps d'accueil et de partage, la consécration eucharistique se suffit à elle-même, sans lien avec notre manière d'être dans le monde. Chacun est même invité à la prolonger autant que possible par un culte, en restant « en adoration devant elle en dehors de la Messe [...] » (EE, 25). C'est à ce moment-là que « s'opère l'œuvre de notre rédemption » (EE, 21). Et nous qui croyions naïvement que cette œuvre s'opérait dans notre vie, à travers le don de soi que nous a indiqué Jésus, dans l'accueil de l'Esprit d'amour qui est la vie même de Dieu — que l'eucharistie exprime et célèbre liturgiquement !

5. Dans le même ordre d'idée, pourquoi fallait-il prêter à jésus dont on nous répète pourtant qu'il fut pleinement homme, une naissance virginale qui fasse exception aux conditions normales d'engendrement humain?

Ajoutons par ailleurs que ces rappels à l'ordre récurrents, après une période postconciliaire assez différente, sont contradictoires avec la pratique de l'Église indivise des sept premiers siècles au moins, qui privilégia largement l'eucharistie comme temps de partage convoqué par Jésus.

Loin de souligner la joie d'être invité au repas du Seigneur, l'eucharistie telle que pratiquée aujourd'hui met au contraire l'accent sur l'indignité des uns ou des autres à y participer, notamment quiconque « refuse la vérité intégrale de la foi sur le Mystère eucharistique », car « le Sacrement [...] n'admet pas de mensonge » (EE, 38). Que signifie une telle assertion ? Comment une foi libre, c'est-à-dire tâtonnante, en chemin vers une vérité sans cesse fuyante, saurait-elle accepter un tel diktat ? L'encyclique interdit également la participation à la communion eucharistique à quiconque s'approche de la « table sainte avec une conscience souillée et corrompue [...]. Évidemment, le jugement sur l'état de grâce appartient au seul intéressé, puisqu'il s'agit d'un jugement de conscience. Toutefois, en cas de comportement extérieur gravement, manifestement et durablement contraire à la norme morale, l'Église, dans son souci pastoral du bon ordre communautaire et par respect pour le Sacrement... [Ne peut admettre] à la communion eucharistique ceux qui "persistent avec obstination dans un péché grave et manifeste" » (EE, 36-37). À ce propos, Pierre de Locht indique :

« Ce n'est donc pas la conscience d'une faute grave qui exclut de la communion eucharistique, mais le seul fait d'un comportement extérieur contraire à la norme établie par l'Église. On enferme ainsi dans un jugement d'exclusion des personnes qui en conscience ne sont nullement pécheurs. Est-ce là que doit se situer le souci pastoral ? Au lieu de rappeler que personne n'a ni les éléments ni le droit de porter un jugement sur la conduite d'autrui, au lieu d'aider les chrétiens à régler leur conduite personnelle sur des convictions intérieures et non sur les formes extérieures de conformité à la norme, l'Église préfère sauvegarder une certaine respectabilité de façade, quitte à piétiner ceux qui connaissent des situations particulièrement difficiles à vivre 6. »

Alors que l'eucharistie est présentée comme une nourriture indispensable à la vie, n'y a-t-il pas contradiction à en priver certains, comme les divorcés-remariés, ou encore les homosexuels ? Et que dire du refus de l'hospitalité eucharistique aux chrétiens non catholiques ? L'eucharistie est une invitation lancée à tous, à l'exemple de Jésus qui, sa vie durant, partagea son repas avec des femmes et des hommes que d'aucuns considéraient comme des « pécheurs », voire des parias. D'ailleurs, comment ignorer qu'en divers lieux, prêtres et évêques prennent des initiatives différentes, en conscience et en responsabilité ? Par fidélité même à Jésus Christ, il est simplement inacceptable que l'eucharistie, ferment d'inclusion, soit transformée en instrument d'exclusion. Car qui sommes-nous pour juger notre prochain et lui interdire de prendre part au banquet du Seigneur ? La chose est plus grave encore quand l'exclusion de l'eucharistie se fait arme politique, comme ce fut le cas en 2004 lorsque, en pleine campagne présidentielle, les évêques américains annoncèrent publiquement qu'ils refuseraient la communion aux hommes et femmes politiques qui ne se déclareraient pas contre l'avortement et uniquement l'avortement (pas un mot sur la peine de mort par exemple), visant sans nul doute le candidat démocrate John Kerry. Ces hommes et ces femmes n'ont-ils pourtant pas particulièrement besoin si l'on prend au sérieux la signification du l'eucharistie — de la nourriture de l'Esprit —pour éclairer leur choix et prendre des décisions en conscience, au nom de toutes celles et ceux qu'ils représentent ?

Dans de nombreuses communautés chrétiennes, l'eucharistie tend pourtant à redevenir ce moment de partage placé sous le signe de la fraternité et de l'amour, où les invités au Banquet de Jésus partagent le pain et le vin en mémoire de celui qui les réunit. Certains seraient peut-être tentés d'y voir un simple moment de convivialité. C'est vrai, de tels moments sont des moments de joie visible, palpable. Mais n'est-ce donc pas une manière aussi digne qu'une autre de faire mémoire du Jour du Seigneur ?

6. Pierre de Locht, op. cit.

Parfois d'ailleurs, il n'est pas rare que des non-chrétiens souhaitent prendre part à ce moment de partage, pleinement conscients de ce qui s'y joue.

Ne faut-il pas se féliciter d'accueillir un invité inattendu au banquet du Seigneur ? Il est d'ailleurs tout à fait remarquable de noter, dans les Évangiles, toutes ces occurrences où Jésus apparaît en véritable maître de prodigalité, soucieux qu'en sa compagnie tous mangent à leur faim. Ainsi, il n'y a pas moins de deux multiplications des pains, « miracles » opérés par Jésus, pour satisfaire les milliers de personnes venues écouter son enseignement. Dans ces deux épisodes, les disciples sont invités à satisfaire la faim des personnes présentes. N'ayant que quelques pains et quelques poissons, Jésus les invitera à les partager entre tous les présents, jusqu'à satiété. Tel est le sens que l'on peut dégager de tels miracles : partager ne retranche rien mais, au contraire, ajoute à celui qui donne, le rendant en définitive plus riche qu'il ne l'était initialement.

Ainsi la dernière Cène vient-elle s'inscrire à l'issue de nombreux épisodes de partage du pain, du vin et autres nourritures terrestres. Tous ces épisodes différents ont néanmoins un point commun : en présence de Jésus, nul ne doit avoir faim ; tous doivent être rassasiés. Motif que l'on retrouvera également lors des Noces de Cana. Car c'est ainsi que s'exprime la fraternité de Jésus envers ses prochains : partager avec eux toutes les nourritures, terrestres et spirituelles, dont il dispose, donner la vie et donner sa vie aux présents, d'où qu'ils viennent, quels qu'ils soient, même si ces dons et partages ne respectent pas les « formes » attendues. Ainsi prendra-t-il la défense de ses disciples accusés de ne pas manger « correctement » par les Pharisiens (Marc 7, 1-8). Tout donner, jusqu'à son corps, jusqu'à son sang, jusqu'à sa vie : tel est l'héritage que nous a laissé Jésus. Telle est la mémoire que les chrétiens sont invités à célébrer, certes, mais plus décisivement à incarner dans leur vie. En comparaison, les prescriptions et interdictions gui entourent actuellement l'eucharistie paraissent bien dérisoires, sinon antiévangéliques.

**Eucharistie et lavement des pieds**

Si l'eucharistie est présentée comme ce qui constitue le cœur même de la vie chrétienne, il est particulièrement intéressant de noter que l'évangéliste Jean n'évoque pas le partage du pain et du vin. Dans le quatrième évangile synoptique en effet, la dernière célébration pascale de Jésus prend la forme remarquable du lavement des pieds :

« Avant la fête de Pâques, Jésus, sachant que son heure était venue […], se lève de table, [...] et prenant un linge [...] commença à laver les pieds de ses disciples [...] » (Jean 13, 1-5).

Le rapprochement de ces deux épisodes a pourtant le mérite de nous inviter à examiner le lien vital entre le partage du pain et du vin, et le service du prochain, exprimé sans ambiguïté par Jésus lavant les pieds de ses disciples. Car, que valent le pain et le vin s'ils ne sont pas partagés ? Que valent le corps et le sang s'ils ne viennent pas abreuver et nourrir les Hommes, en particulier ceux qui ont le plus faim et le plus soif ? Que valent-ils s'ils sont gardés pour soi, et attendant d'être livrés a la corruption ? Que vaut la connaissance de tous les mystères et de tous les dieux du monde, s'ils ne viennent pas éclairer le cœur et inciter à l'amour, dont le service gratuit du prochain porte l'indubitable marque ?

Lorsque Jésus déclare : « Faites ceci en mémoire de moi », nous recommande-t-il simplement de répéter un geste liturgique ? Ne sommes-nous pas invités à traduire dans un même mouvement, dans le quotidien et la complexité de nos vies, le don de soi et le service de fraternité qui seuls sont aptes à construire un monde de justice et d'amour à la mesure de Dieu ? Pourquoi opposer manière de vivre au quotidien et participation ou assistance à la célébration eucharistique ? N'est-ce pas l'envers et l'endroit d'une même vie chrétienne, dont nous ne saurions placer le cœur ici ou là ? L'eucharistie anime, nourrit, ressource, mais n'est-ce pas en vue d'avoir l'énergie, la force, la foi qui nous permettront de mettre nos pas dans ceux de jésus, de vivre nous aussi de la vie de Dieu qui est amour ? La communauté qui célèbre l'eucharistie vit une dynamique constante entre dispersion dans la vie commune ordinaire d'une part, et rassemblement d'autre part.

Ainsi, la diaspora (si chère à Pierre dans sa première Lettre) est aussi essentielle que le rassemblement et la *koinonia* - qui dans les Actes des Apôtres est d'abord le partage des biens matériels (Actes 2, 42-46).

L'eucharistie invite le chrétien à s'inscrire dans la dynamique d'une vie neuve. Cette dynamique, c'est la tension permanente entre d'une part l'existence humaine dans sa complexité et, d'autre part, le Christ ressuscité accueilli dans sa parole et dans les gestes symboliques de partage du pain et du vin qui prolongent cette parole. Ainsi l'eucharistie apparaît-elle comme l'expression et la célébration liturgique d'une conversion sans cesse renouvelée qui se réalise avant tout dans le quotidien. Cela est d'ailleurs conforme à une tendance contemporaine de fond qui tend à dégager la foi chrétienne des lieux de culte, dans la conscience que c'est la manière de mener sa vie, à la lumière de la pratique et du message de Jésus, qui est le terrain de déploiement par excellence de la foi chrétienne. Car c'est bien dans la vie quotidienne que se situent les appels de Jésus à la fraternité et à l'amour du prochain, au service et au don de soi ; c'est bien là que se vit le message des Béatitudes.

**CHAPITRE 2**

**Au risque de l'Évangile**

Par quelque bout qu'on la prenne, l'histoire de l'humanité est une histoire de violence et de servitude exercée par des hommes contre d'autres hommes. Ce constat autorisa d'ailleurs de nombreux philosophes à affirmer que « l'homme est un loup pour l'homme ». À travers l'histoire exemplaire du peuple juif, l'Ancien Testament nous offre la vivante image des tribulations, individuelles et collectives, de l'existence humaine. Chute et douleur, esclavage et exode, destructions et persécutions, telle est la litanie des maux auxquels hommes et femmes ont continuellement cherché à se soustraire, les exigences d'une vie humaine étant bien souvent précédées, sinon totalement recouvertes, par les exigences de la survie. Jadis, beaucoup de nos aliénations et servitudes eurent pour nom Religion. Jésus d'ailleurs rappelle que « le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat » ; il rappelle également aux grands prêtres que leur fixation sur la Lettre de la Loi les éloigne souvent de son Esprit. Cela n'aura pourtant pas suffi à prémunir l'Église de terribles forfaits au cours de son histoire, et d'une volonté de puissance toute temporelle marquée par la violence aux…